L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS
Bureaux 75 rue de Chartres
NOUVELLE-ORLEANS,
VENDREDI MATIN, 22 JUIN.

FEUILLETON.

LE CHATEAU DE PIERREFONDS

PAR
FÉLIX DE SERVAN.

DEUXIÈME PARTIE.

CONCLUSION.

Le démantèlement du château.—L'histoire de ses ruines.—Sa restauration.—Coup d'œil sur le pays.

(Suite.)

Qu'on se pique bien en position : il n'avait, pour soumettre et abaisser la puissance féodale, d'autre droit que celui de la souveraineté sur les serments d'hommage prêtés à sa couronne avec ce droit tout royal, sans cesse contesté, il se mit en tête de faire plier les fronts les plus fiers devant la majesté du trône, et de reconquérir pour la monarchie tout ce que, depuis trois siècles, elle avait perdu peu à peu : ses biens, ses titres, sa liberté d'action, son pouvoir, son prestige ! Il pouvait se heurter à mille écueils dans cette gigantesque entreprise, mais il était jeune, ardent, il aimait le péril, il la tenta.

La guerre fut longue, implacable, cruelle; elle dura sa vie entière, pendant laquelle son peuple le vit toujours sur la brèche, ne se reposant ni jour ni nuit, et se présentant à l'improviste sur tous les points menacés. Il était jaloux tant d'héroïque valeur triomphât de ses ennemis : la masse compacte de ses vassaux, soulevée contre la grandeur de ses desseins, en fut écrasée, et il vaut la plupart de leurs forteresses. Au moment de sa mort, il put voir ses sujets jouir de frais de ses glorieux travaux : il avait rendu à la France partie de ses anciennes limites; il l'avait enrichie des conquêtes faites sur les seigneurs rénitentants ou rebelles, il l'avait dotée dans plusieurs grandes villes, même dans quelques bourgs, des institutions communales en vertu desquelles les habitants de ces bourgs et de ces villes eurent la liberté de se gouverner eux-mêmes, et de se passer par leurs privilèges, comme par les armes de leur milice, les vexations et la tyrannie des seigneuries voisines : institutions admirables pour le temps, car elles contiennent en substance tous les principes et le mécanisme des gouvernements modernes.

Depuis lors, la grande vassalité entra dans une ère nouvelle : resserrée entre la monarchie accoutumée à ne la plus craindre, et le peuple armé du droit de repousser son attaque, elle comprit que, d'un côté comme de l'autre, le temps de ses usurpations était passé; et si elle se jeta encore par intervalles dans de sanglantes luttes avec ses deux ennemies, ce fut moins par esprit d'envahissement que par le besoin de se tenir et d'amoindrir son dépit, sa haine et sa fureur. Tel est à peu près le tableau que nous offre son histoire jusqu'à Louis XI. Ce dernier prince, résolu d'en finir avec elle lui déclare une guerre d'un genre jusque là inconnu : ce ne fut point par la puissance des armes qu'il l'attaqua, mais par la ruse, l'astuce, l'hypocrisie, la cruauté. Il lui dressa des pièges de toute espèce, et pourvu qu'il y en fût, tous les moyens d'action lui parurent bons. Il ne se contenta pas de la soumettre, il en fit le bourreau : le sang coula à flots sous sa main. Après sa mort, la féodalité, décimée, dépouillée, épouvantée, prit des allures plus timides, plus circonspectes. Ceux qui avaient possédé des provinces entières ou d'immenses châtellenies obtenaient à la sénéchal de se rapprocher du trône, dont tout relevait désormais, et de faire alliance avec lui : ceux qui ne tenaient que de petits fiefs suivirent leurs suzerains à la cour, dont ils brigouaient les faveurs ; et les femmes, qui avaient vécu jusqu'alors retirées dans la solitude de leurs châteaux, accompagnèrent leurs maris et commencèrent à former autour du trône cette brillante société française dont le cour et l'élite ont servi comme d'exemple et de modèle à toutes les cours de l'Europe. C'est là le spectacle que nous présente le règne si pâle et si heureux du bon et clément Louis XII.

La puissance féodale s'éteignait donc insensiblement de toutes parts : néanmoins, quoique expirante, elle en laissa pas que de se jeter encore par intervalles dans la sédition, jusqu'au moment où, sous Louis XIII, elle rencontra le terible Richelieu, qui, pour lui porter les derniers coups, reprit résolument, non la vaillante épée de Louis le Gros, mais l'hypocrisie et la hache du sombre Louis XI.

Quelques années plus tard, Louis XIV, trop vant la royauté débarrassée de ses entraves, et n'ayant autour de lui dans ses gentilshommes que des courtisans et des êtres soumis, s'en plaire les grandes choses qui ont été tant de gloire sur son règne.

Enfin, les temps étant proches où la noblesse, passant par l'épreuve de nos révolutions et de nos institutions nouvelles, devait se mêler peu à peu à la bourgeoisie, se fondre dans la nation pour arriver à ne plus se distinguer des autres classes que par l'éclat attaché au souvenir de nobles illustres.

Mais, dans cette marche suivie par la féodalité jusqu'à son extinction à travers tant de vicissitudes, il serait injuste de ne point remarquer les vertus dont elle se montre pourvue à plusieurs âges de sa longue existence : ces vertus, qui sont la loyauté, la fidélité à la foi jurée, la protection accordée aux faibles, l'hospitalité envers tous, l'héroïsme sur le champ de bataille, le mépris du profit, n'ont point été stériles : car, à force de jaillir du cœur des chevaliers, elles ont fini par prendre racine au cœur même de la nation. Pour les retrouver dans toutes leur pureté, il faut remonter aux onzième et douzième siècles, qui sont précisément le temps où s'élevait glorieux, craint et respecté, le premier château de Pierrefonds, édifié sur l'emplacement même où se voit aujourd'hui la ferme de Mocher, comme cela a été dit dans le résumé que nous avons donné de l'histoire de ses maîtres. Alors, s'il arrivait parfois à un seigneur de quitter son manoir pour commettre quelque acte tyrannique dans le voisinage, souvent il lui arrivait aussi d'en sortir pour courir généreusement les aventures, délivrer ses vassaux de l'oppression, punir seigneur de lui ou un lion la trahison et la félonie. Mais qu'il fût absent ou non, tous ceux que le malheur surprenait en route étaient sûrs de trouver un gîte sous son toit : l'arrivée du voyageur, du pèlerin, du preux revenant de la Terre-Sainte, était regardée chez lui comme un heureux présage du ciel : on le baisait amicalement devant eux le pont-levis, on leur offrait la place d'honneur à table, chambre, le meilleur lit. Le preux surtout excitait l'attention, l'intérêt, l'enthousiasme : les demoiselles brodaient ses armes sur des tapisseries dont elles lui faisaient présent ; chacun le pressait de questions sur les pays par lui parcourus, sur les dangers affrontés, sur ses exploits, sur ceux de ses compagnons d'armes. Il prenait sa harpe ou sa viole, et, au lieu de raconter, il chantait toutes ces choses, ne manquant pas d'y mêler le récit de ses amours : car, en ces temps de foi forte et de sentiments naïfs, tout vrai chevalier se vivait et ne combattait que pour son Dieu et sa dame, et ne se mettait jamais en route sans l'instrument du ménestrel, porté derrière lui par son écuyer. La réalité de l'histoire, dans ces âges fortunés, nous apparaît revêtue de toutes les merveilles de la poésie.

Il est regrettable d'avoir à se dire que le second château de Pierrefonds ne retrace à notre imagination rien de semblable. A l'époque où le duc d'Orléans, frère de Charles VI, en jeta les fondements, la situation de la France, courant des idées, l'état des mœurs, tout honteux un roi atteint de folie, une reine infidèle et corrompue, deux princes du sang se disputant les rênes de l'Etat devant la démence de l'infortuné monarque, et déchirant le royaume par leurs dissensions sanglantes ; l'amour de la patrie éteint dans les cœurs ; l'ambition fougueuse, cruelle, ébouriffante, marchant suivie de la jalousie, de la vengeance et de l'assassinat, le trône ensanglanté de sang et de ruines, tel est le tableau des événements au milieu desquels le duc d'Orléans prit pouvoir, pour sa sûreté et le succès de ses ambitieux projets, bâtir un redoutable forteresse de Valois. Aussi, toutes les précautions accumulées par la défiance, le ressentiment, la haine, se montrent dans ses élevés, ces escaliers, ces passages, ces tourbillons, qui se croisent, se multiplient de tous côtés et se commandent les uns les autres, par lesquels l'empreinte des impressions morales de ce temps c'est partout la traînée qui crain la trahison, la perfidie qui redoute la perfidie, le dresseur d'empêches qui a peur des embûches, le poignard qui se garde du poignard. Maintenant, qu'on s'enfonce avec les siècles dans l'histoire de ce château : on le voit, plusieurs années après l'assassinat de son ambitieux maître par le duc de Bourgogne, tomber au pouvoir des Anglais, qui y laissent garnison ou le vont, plus tard, se dresser, encore mieux armé, contre la couronne, chaque fois que la rébellion a besoin de se retrancher dans un nid, les légistes appellent à sa défense le bandit Rieux ; les malcontents le confient à l'avoyer Villeneuve ; il s'en fait une dote, selon les temps, que le manoir d'un grand vassal en guerre avec son roi, que le repaire de l'invasion étrangère, de la addition de la brigandage. Toute la brillante poésie des moyens chevaleresques fait de fait à son manoir. Si on porte s'avisait de chercher en eux le sujet de ses inspirations, il lui faudrait, pour exécuter une œuvre qui ne s'écartât point de la vérité, prendre la plume avec laquelle le Dante a décrit les tortures des damnés en enfer.

Nous avons voulu arriver à cette conclusion en suivant la fidélité d'age en âge, pour montrer quel dire dans le historique de ce monument aux yeux de ses nombreux visiteurs. On s'est trop pâli, devant la somptuosité de son donjon ou la ténébreuse horreur de ses cachots, à rêver dans ces salles des châtelains opulents et jaloux, que ses murailles n'ont jamais renfermés, et des chatelaines infidèles et éplorées, dans ces appartements, à saluer la poussière de leurs fastes au fond d'une perfide et silencieuse oubliette. Les nombreuses femmes qui avaient franchi un seuil comme malveuses de bagle, furent d'abord les épouses des ducs d'Orléans, et plus tard celles des rois, lorsque, par Louis XII, la branche d'Orléans monta sur le trône : or, le mot de châtelaine ne saurait être appliqué, dans son acception rigoureuse, à des duchesses et à des reines qui ne firent dans leur résidence de Valois que de rares et de courtes apparitions. Le véritable châtelaine, celle de roman, du jeu, du bonheur, de l'historien, le châtelaine passant sa vie entière au fond de son manoir, le châtelaine trop rare de nos jours, et trop vanté des pages, des lieux accessibles et des jeunes chevaliers errans. Lévy, dans les longues nuits que de son ermitage nomade les sentiers en passait pour la Palestine, est une figure lutte du romantique que l'on peut trouver dans l'histoire légendaire du premier château de Pierrefonds, mais qui manque entièrement à l'histoire très positive et très comme du second. Celui-ci, nous le répétons, se retrace à notre esprit que la grande vassalité révoltée, la sédition armée que des temps où il a sonné d'une façon ou d'autre le terrier et la ruine dans les campagnes, et c'est justement parce qu'il nous apparaît avec cette physionomie sombre, que cette restauration nous semble renfermer un beau enseignement philosophique ; car si nous le personnifions, si nous lui supposons une intelligence, une âme, se relevant avec lui de ses ruines, que doit penser cette intelligence, que doit ressentir cette âme à l'aspect de la transformation qui vient de s'opérer, depuis le règne désastreux de Charles VI, dans les populations qui les environnent ? Ces bourgs, ces villages, où gémissent la servitude, sont aujourd'hui ceux qui nourrit la liberté ; ces champs où le laboureur, ne s'appartenant ni de corps ni de biens, s'épuisait sur ces chemins qui n'appartenaient point aux seigneurs, sont aujourd'hui ceux de l'homme, restitué en possession du gage de son travail, de son bien, de son droit, et de la sécurité, de l'aisance, de la vie, de l'honneur, de la gloire, de la liberté, de l'indépendance, de l'égalité, de la fraternité, de la sécurité